

La Maison des Justes

SAINT-MARTIN-D'ARDÈCHE (BOURG-SAINT-ANDÉOL). L'Institut Commémoratif des Héros et des Martyrs Yad Vashem a rendu hommage, et décerné la médaille des Justes parmi les Nations - la plus haute distinction de l'Etat d'Israël - à M et M^{me} Nègre et leurs filles pour avoir, au péril de leur vie, sauvé des Juifs persécutés pendant la période de la Shoah en Europe



Zoé et Vital Nègre en compagnie de leurs quatre dernières filles : leurs noms seront honorés à tout jamais, gravés sur le mur des Justes des Nations au Mémorial Yad Vashem à Jérusalem.

La petite ferme isolée au pied du Coiron, où la famille Nègre accueillit les Juifs persécutés.

Tout a débuté le 6 juin 1942 - une date à l'avant-goût de victoire -, dans cette petite ferme isolée au pied du Coiron, aux lieux-dits Les Grangers et Pont Perdu sur la commune de Saint-Martin-l'Inférieur. En ces lieux difficilement accessibles et austères, vivaient la famille Nègre, le père Vital et "la Zoé", sa femme, et leurs six filles : Marthe, l'aînée et Emma, sa sœur qui travaillaient à Montélimar et les plus jeunes, Hélène, Rose, Marie et Berthe, toutes aussi belles que vives, un pied dans chaque sabot.

Ce jour-là, Marthe et Emma accueillirent en gare de Montélimar une dame Petit, une Parisienne à l'accent pointu et à l'allure sérieuse et

un peu distante des gens de la ville, accompagnée de ses quatre enfants. Poussée par la faim et l'insécurité qui régnaient dans la capitale, elle avait contacté les deux sœurs qui, sans hésiter, lui avaient proposé de descendre ici, en Ardèche.

La famille Petit, reçue à bras ouverts par le père Vital et la Zoé, comme on les appelait, et leurs quatre filles, connut la vie rude mais paisible des gens d'ici qu'elle sut apprécier à sa juste valeur en ces temps de guerre. La Parisienne avait dû seulement troquer ses talons hauts et son bibi pour des vêtements plus adaptés aux travaux de la ferme, et les enfants, titis de Ménilmontant devenus le temps d'un conflit les saute-ruisseaux de ce quartier perdu, participaient sans contrainte aux activités des champs sous le chaud soleil de ces mois d'été. Aux soupers, pris en commun dans la petite cuisine aux poutres noircies par la fumée de la cheminée qui, toute à son aise,

s'échappait quelquefois par son conduit, le potage de raves, les châtaignes et le chevreau étaient partagés par tous, accompagné de ce pain de farine de blé cuit au four de la maison et, pour les adultes d'un vin local, au goût prononcé de ces breuvages qui n'ont pas eu le temps de vieillir.

Le temps de la séparation arriva cependant quelques mois plus tard et seul le plus jeune, Lucien Petit, demanda à rester, suppliant le père Vital en s'accrochant à ses pantalons. Il y restera jusqu'en décembre 1942, quelques temps avant que Yvonne Blum, une juive alsacienne réfugiée, ne vienne à son tour en février 1944 avec ses deux enfants, invitée cette fois-ci par la Rose - l'hospitalité était héréditaire chez les Nègre - traquée qu'elle était par la Gestapo qui sévissait rue Pierre Julien à Montélimar et qui n'aurait pas tardé à procéder à son arrestation si leurs chemins ne s'étaient

croisés.

La dame Blum, comme la dame Petit, ne rechignait pas à la tâche, trop heureuse de peiner en toute liberté que dans ces camps d'où elle savait qu'on ne revenait pas. Ses enfants, de leur côté, gardaient les chèvres et les moutons ou aidaient à mener les bœufs, satisfaits de fréquenter l'école du père Vital plutôt que les classes rigides et froides de leur Alsace natale.

Elle repartit à la libération, en août 1944, après que le bruit des moteurs des avions et leurs bombes, annonciateur de liberté, ait disparu, non sans avoir remercié chaudement ses hôtes, honnêtes, travailleurs et hospitaliers comme on savait l'être sur ces terres hostiles et cachées que les hommes tentaient d'apprivoiser depuis la nuit des temps, mais aussi hospitalières à l'étranger qui venait s'y réfugier, à l'abri sous le toit de la maison de Vital et Zoé, les Justes.

Dominique CHEVILLARD

